

peut établir sur la puissance comparative de l'argent.

Mme Le Féron d'Eterpigny communique la reproduction de la pierre tombale de Waleran Le Féron, et de sa femme Perrigne de Pry, celles d'un vitrail, donné par la famille Le Féron, et d'un autre monument funéraire, existants dans l'église des Cordeliers de Compiègne, à la fin du siècle dernier. Ces dessins sont accompagnés d'actes notariés en constatant l'exactitude.

M. de Marsy rappelle que ces dessins ne sont pas les seuls qui ont été exécutés à cette époque, et qu'à la suite de l'enlèvement du monument funéraire de Pierre de Leyssin, plusieurs familles de Compiègne, notamment celles des Le Féron et des Charmolue, firent relever ainsi les monuments qui les concernaient, et exprime le regret que cet usage n'ait pas été plus répandu.

Sous ce titre : *Le Canonnier Bricard à Compiègne en 1793*, M. Dervillé nous raconte un épisode de l'existence d'un volontaire de Paris, ouvrier tapissier, qui, parti pour la frontière, se trouva affolé à la suite de la trahison de Dumouriez, et, accompagné d'une demi-douzaine de ses camarades, quitta l'armée, sans doute pour venir à Paris et en avvertir les sections et sans s'arrêter à Valenciennes et dans les autres villes où se trouvaient de nombreux corps de troupe, gagna Pont-Sainte-Maxence où il fut accueilli par de braves gens qui tinrent à trinquer avec lui et à boire « à ces braves défenseurs qui ont tant souffert pour la patrie ». A Venette, où nos volontaires arrivent, le maire les fait arrêter par des husards et conduire à la prison de Compiègne. Ils se réclament des sections de Paris, qui envoient des commissaires pour les ravitailler et les rhabiller, et finalement, honteux d'avoir été quelque peu suspects de désertion, Bricard et ses compagnons retournent à l'armée

où Bricard reste jusqu'en 1802. M. Lorédan Larchey a publié les mémoires du canonnier, et M. Dervillé a eu l'idée de contrôler l'exactitude de son récit. Les archives de Compiègne lui en ont fourni le moyen et il y a retrouvé les traces de l'escapade du volontaire parisien.

M. le baron de Bonnault, mettant à profit un manuscrit qui lui a été récemment communiqué, nous fait connaître une relation humoristique du camp de Compiègne de 1739. C'est un bourgeois picard, homme d'esprit, venu à Compiègne pour ses affaires, qui envoie à un de ses amis de la rue Saint-Denis, des lettres dans lesquelles il raconte d'une manière très plaisante un certain nombre d'épisodes de ce camp, dont l'ingénieur Lerouge nous a laissé un récit officiel, accompagné de renseignements sur les épreuves de mortiers faites par un capucin, le frère Philbert, dont le talent était tel, qu'on lui offrit de le faire relever de ses vœux et de lui donner une commission de lieutenant d'artillerie, ce qu'il refusa. Tout serait à citer dans ces pages, depuis le menu très finement gravé d'un souper dans la tente du comte d'Eu, jusqu'aux aventures d'un frère quêteur qui avait reçu d'un piqueur des filets de cerf et sur lequel les chiens excités voulurent, à la suite de la chasse, faire une nouvelle curée, alléchés, autant par l'odeur de cette chair sauvage que par l'exhalaison des habits et de la barbe du religieux. Le roi rit tant de cette aventure qu'il ne put manger à son souper.

M. de Bonnault promet de donner à une prochaine séance la suite des lettres de ce bourgeois, dont la correspondance mérite d'être connue.

M. de Marsy analyse une publication récente de M. Georges Rohault de Fleury sur saint Corneille et saint Cyprien. Après avoir rappelé le plan du grand ouvrage entrepris il

---